

Le frère Marie-Victorin : l'âme du Jardin botanique

par Yves Gingras

Retracer, même brièvement, la genèse du Jardin botanique de Montréal met clairement en évidence le fait que l'âme de ce jardin lui a été insufflée par le frère Marie-Victorin, l'un des grands bâtisseurs de la première moitié du 20^e siècle québécois.



Plus elles s'installent dans la longue durée, plus les institutions imposent par leur présence même l'idée de leur nécessité. On ne peut, semble-t-il, imaginer le monde sans elles. Mais là où les gens ne voient que du nécessaire, les historiens perçoivent souvent de la contingence et rappellent que les choses auraient pu être autrement qu'elles ne le sont aujourd'hui. Ils se placent avant et non après la création des institutions et rappellent les circonstances locales de leur émergence, mettant ainsi l'accent sur le caractère contingent de nombreuses institutions que l'on prend trop facilement pour acquises. Le Jardin botanique de Montréal ne fait pas exception à cette règle.

Frère Marie-Victorin
© Archives JBM

Une idée « ancienne »

À la fin de l'année 1929, de retour d'un voyage de six mois à travers trois continents durant lequel il a visité tous les grands jardins botaniques, Marie-Victorin affirme, dans une entrevue parue dans *Le Devoir* du 25 novembre, être revenu « pénétré de la nécessité pour une ville comme la nôtre et pour une université comme celle de Montréal d'avoir un grand jardin botanique scientifiquement organisé où l'étudiant pourrait apprendre, où le peuple goûterait cette joie intime et pure qui monte d'un grand jardin où sont réunies pour la science et pour l'art les grandes merveilles de Dieu ». Car si « des villes comme Cologne, Le Cap, Le Caire et même des centres perdus comme Orotaba, aux îles Canaries, ont d'admirables jardins botaniques, pourquoi pas Montréal ? » s'exclame-t-il. Trois semaines plus tard, il présente son projet devant les membres de la Société canadienne d'histoire naturelle dont il est le président. Le journaliste Louis Dupire y fait écho immédiatement dans un éditorial du *Devoir*. Sortie de l'espace privé de la société savante, l'idée commence ainsi à circuler sur la scène publique, lieu de passage obligé d'un tel projet d'envergure.

Mais l'idée d'ériger un tel jardin au Québec était, chez Marie-Victorin, ancienne. En effet, dix ans plus tôt, en 1919, il concluait un article consacré à l'abbé Léon Provancher dans la revue *L'Action française* en se demandant « pourquoi n'aurions-nous pas au lieu ou à côté de parcs dont la banalité est patente, des jardins botaniques qui ne coûteraient pas plus cher et seraient une école toujours ouverte au menu peuple plus avide de connaissances précises qu'on ne semble le croire ? » Celui qui n'était pas encore professeur de botanique à l'Université de Montréal avait déjà son ton combatif, n'hésitant jamais à mettre de l'avant des programmes

audacieux, ambitieux et emballants pour la jeunesse de son temps. En 1914, il avait même proclamé dans *Le Naturaliste canadien*, revue fondée par Provancher, la « nécessité de la publication prochaine d'une flore illustrée de la Province de Québec », projet qu'il mettra vingt ans à réaliser.

La forme et le contenu de son maître ouvrage, la *Flore laurentienne*, paru en 1935, sont le reflet de la personnalité du frère Marie-Victorin, en ce qu'il répond à la fois aux besoins d'éducation populaire et à ceux des spécialistes. On peut dire que les composantes du Jardin botanique de Montréal portent, elles aussi, la marque de sa vision de l'éducation et de la culture. Le lien entre ces deux réalisations du frère est d'ailleurs très étroit car, « après le grand livre de papier », il lui fallait passer au « grand livre fait de fleurs et que chaque printemps rajeunira ».



Marie-Victorin sur la Côte-Nord en 1938. Il tient un spécimen de chardon de Minganie (*Cirsium scariosum*).
© Archives JBM

De la maternelle à l'université

Ayant lui-même passé la première partie de sa vie d'enseignant auprès de la jeunesse, comme en témoigne abondamment son Journal, Marie-Victorin est dans une position unique pour faire la jonction, audacieuse pour l'époque, entre l'éveil des jeunes à la science et la formation de chercheurs au niveau universitaire. Dès la création, en 1931, des Cercles des jeunes naturalistes, mouvement qui s'adresse aux jeunes des niveaux primaire et secondaire, et qu'il appuie activement avec toute son équipe du Jardin, Marie-Victorin s'est fait accuser par des collègues de l'université « de vouloir faire entrer l'école primaire à l'université ». En fait, il lance plutôt un mouvement de vulgarisation scientifique qui vise à faire aimer la science et à engendrer des carrières scientifiques. Il aura été le premier à comprendre que, pour briser le cercle vicieux de l'absence des Canadiens français dans le monde scientifique, il fallait attaquer le problème par les deux bouts en travaillant à la fois à éveiller les consciences dès le plus jeune âge et à construire des laboratoires universitaires qui pourraient plus tard accueillir des étudiants pour en faire de véritables savants. C'est cette conception en somme « totale » de la formation qui le conduit à encourager son étudiante et collaboratrice Marcelle Gauvreau lorsqu'elle crée l'École de l'éveil en 1935. École maternelle avant la lettre, elle s'adresse aux jeunes de 4 à 7 ans et les prépare en quelque sorte à devenir de futurs membres des Cercles des jeunes naturalistes. Dès 1939, l'École emménage d'ailleurs au Jardin botanique sous l'œil paternel de Marie-Victorin. La même année, l'Institut botanique s'installe lui aussi au Jardin, quittant le vieil édifice de l'Université de Montréal de la rue Saint-Denis qui l'avait abrité pendant près de vingt ans. Les activités du Jardin botanique s'étendent ainsi de la maternelle à l'université, reflétant la trajectoire de Marie-Victorin qui, après avoir été professeur au niveau secondaire de 1903 à 1920, consacra le reste de sa vie à former des scientifiques et des chercheurs universitaires, et ce, à titre de professeur de botanique à l'Université de Montréal.

Bâtisseur d'institutions, ces « obscures mais indispensables fondations de l'édifice national », Marie-Victorin conçoit leur histoire à l'image de sa propre vie. Survolant vingt ans d'histoire de l'Institut botanique, il écrit, en 1940, que les institutions humaines étant des êtres vivants, « leur histoire est généralement une courbe, une alternance de dépressions et de sommets, un enchaînement de joies et d'épreuves ». Surmontant ses propres dépressions, il sait aussi se battre avec toute la vigueur nécessaire pour assurer la survie de ses projets lorsqu'ils sont mis en danger.

On peut même appliquer à Marie-Victorin lui-même ce qu'il disait de Louis Dupire, son grand allié, éditorialiste au *Devoir* : « vingt fois le Jardin, œuvre d'éducation et monument à la science de la vie, faillit chavirer ; chaque fois, le bras vigoureux de Louis Dupire donna le coup de barre nécessaire ». Mentionner le nom de Louis Dupire, c'est aussi rappeler que Marie-Victorin savait s'entourer d'alliés importants et bien placés pour appuyer ses projets. C'est lui qui se rend à New York convaincre l'architecte paysagiste Henry Teuscher de concevoir les plans du Jardin et d'en diriger la construction. Toujours sur le plan de l'organisation, il fonde, avec ses collègues de la Société canadienne d'histoire naturelle, qu'il préside, l'Association du Jardin botanique, quelques semaines seulement après sa conférence de 1929 qui lança le projet du Jardin botanique. Cette association a pour tâche de faire avancer le projet parmi les décideurs en gardant l'idée vivante sur la place publique. À ceux qui lui reprochent son usage fréquent des journaux et de la publicité pour faire connaître ses projets, Marie-Victorin répond : « en quoi, dans un monde où la publicité est le grand levier, la publicité honnête, basée sur le réel, serait-elle condamnable ? » Loin d'en faire trop, ajoute-t-il, « l'université comme telle a manqué de publicité, de celle qui met périodiquement devant le public les idéals, les travaux, le rayonnement intellectuel de ses facultés et instituts ».

Un meneur charismatique

Ce « qui a rendu possible ce que l'on a appelé le “miracle” du Jardin botanique de Montréal », comme il le dit lui-même, c'est en fait une combinaison unique de facteurs au foyer desquels se trouve la personnalité de Marie-Victorin. Comme l'écrit son infatigable bras droit, Jacques Rousseau, qui l'a accompagné dans tous ses projets, « une telle conviction animait le frère Marie-Victorin, au simple énoncé de ses projets, que l'œuvre prenait déjà corps à ses yeux et aux nôtres. Luttant d'arrache-pied, surmontant les échecs, il mettait au service de l'idée sa parole et sa plume, croisait le fer à l'occasion, abattait systématiquement les obstacles, gagnait de nouvelles sympathies à la cause, pour arriver finalement au succès complet, les circonstances favorables aidant. Les circonstances favorables se présentent toujours à celui qui les guette. Il les saisit au vol. »

Sa détermination, son sens du combat et de la publicité, et son réseau d'amis et d'influence, qui sait reconnaître en lui un meneur charismatique, auront conjointement raison des oppositions multiples et récurrentes au grand projet du Jardin botanique de Montréal. La conjoncture politique lui sera également favorable. Son ancien élève et ami, Camilien Houde, maire de Montréal depuis 1928, inscrit le projet à son programme électoral de 1930 et est réélu. Il lance le projet en 1931 mais perd les élections l'année suivante, ce qui entraîne l'arrêt des travaux. Saisissant toute occasion pour garder le projet vivant, Marie-Victorin profite du lancement de la *Flore laurentienne*, en 1935, pour enjoindre Camilien Houde, réélu en 1934, de relancer la construction. Souvent citée, la tirade du botaniste s'adressant au maire, présent au lancement du livre, mettait à profit ses talents d'écrivain et mérite d'être rappelée :

Bientôt on célébrera le troisième centenaire de Montréal. À la ville, à votre ville, il vous faudra faire un royal cadeau. Mais Montréal, c'est Ville-Marie ! C'est une femme, et je suis sûr que cela vous émeut déjà ! Vous ne pouvez tout de même pas lui offrir un égout collecteur ou un poste de police [...] Alors, pardieu ! Mettez des fleurs à son corsage ! Jetez dans ses bras toutes les roses et tous les lis des champs !

Dans la même veine historique, la Grande serre accueillera une exposition placée sous le thème *Bonne fête Jardin !*, dont la vedette sera une spectaculaire mosaïculture inspirée de la tirade de Marie-Victorin à l'endroit du maire Camilien Houde pour le convaincre de profiter du 300^e anniversaire de Montréal pour relancer les travaux de construction du Jardin

botanique : « Montréal, c'est Ville-Marie ! C'est une femme [...] Alors, mettez des fleurs à son corsage ! Jetez dans ses bras toutes les roses et tous les lis des champs ! »

Un esprit combatif

On le voit, Marie-Victorin savait souffler le chaud et le froid en fonction des circonstances. Utiliser la célébration prochaine du tricentenaire de Montréal ne pouvait que favoriser le projet du Jardin. L'année suivante, c'est au tour d'un autre allié important, Maurice Duplessis, de prendre le pouvoir, à Québec cette fois. Le Jardin sera ainsi inclus sur la liste des travaux publics entrepris pour conjurer la crise économique. Les travaux reprennent pour de bon en mai 1936 et le Jardin s'approche ainsi de son parachèvement avant de connaître une autre crise en 1940, sous l'administration du nouveau gouvernement libéral, dirigé par Adélard Godbout. Bien qu'agronome, celui-ci agit d'abord en politicien et ne veut pas appuyer un projet qui avait eu l'aval de Duplessis. Mais cet obstacle est aussi franchi grâce, entre autres, à Louis Dupire et à Honoré Parent, le directeur des services municipaux. Celui-ci appuie le projet à la Ville de Montréal et convainc le gouvernement de transférer la propriété des bâtiments du Jardin à la Ville en échange d'autres installations qu'elle loue déjà au gouvernement. Après avoir réussi à empêcher, en 1940, l'occupation militaire du Jardin botanique par l'armée canadienne, Marie-Victorin, enragé, écrit à sa sœur Adelcie : « Ça a été une terrible lutte mais nous avons trouvé d'excellents et puissants amis, qui ont fait les pressions nécessaires. Dans le monde tel qu'il est fait, il est absolument inutile d'avoir raison : il faut surtout avoir des rouleaux à vapeur pour passer sur le dos des agresseurs. » Il aurait même confié à Marcelle Gauvreau que si on lui avait enlevé son Jardin, il « serait parti très loin et pour toujours ». Mais heureusement pour tous, le Jardin botanique aura survécu à tous les obstacles placés sur sa route.

L'instinct de survie et de lutte que Marie-Victorin voyait partout dans la nature est celui-là même qui l'a habité toute sa vie. Il est probable que cette conception darwinienne du monde le confortait dans l'idée que le « royaume de la recherche scientifique, comme le royaume des cieux, souffre violence, et que les violents seuls l'emportent ». Chose certaine, cet esprit combatif lui a permis de construire une œuvre scientifique, éducative et institutionnelle qui a contribué de façon unique à l'édification du Québec moderne. Et parmi toutes ses contributions, le Jardin botanique est sans contredit sa plus belle et sa plus connue.

*Yves Gingras est professeur au département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire et sociologie des sciences. Auteur de plusieurs ouvrages, il a récemment fait paraître *Éloge de l'homo techno-logicus* aux éditions Fides.*

Pour en savoir plus :

- Dagenais, Michèle (1998). « Le Jardin botanique de Montréal : une responsabilité municipale ? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, no 1, p. 3-22.
- Deschênes, Gaétan (1996). *Histoire de l'horticulture au Québec*, Montréal, Trécarré.
- Malissard, Pierrick (1996). « Les Cercles des jeunes naturalistes, ampleur et nature du mouvement, 1931-1971 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, no 1, p. 3-27.
- Marie-Victorin ; textes choisis et présentés par Yves Gingras (1996). *Science, culture et nation*, Montréal, Boréal.

- Chartrand, Luc, Duchesne, Raymond et Yves Gingras (1987). *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Boréal.
- Collectif (1985). « Colloque du centenaire du frère Marie-Victorin », *Bulletin de la Société d'animation du Jardin et de l'Institut botaniques*, vol. 9, no 3.
- Marie-Victorin ; présentation et notes de Gilles Beaudet, é.c. (1969). *Confidence et combat*, Lettres (1924-1944), Montréal, Lidec.
- Rumilly, Robert (1949). *Le frère Marie-Victorin*, Montréal, Les Frères des Écoles chrétiennes.